

IX

LES HYPOTHÈSES

Il pouvait être dix heures du matin lorsque Flora arriva à Belley. Elle descendit à l'hôtel des Voyageurs, qu'on lui avait indiqué comme étant le meilleur de la ville, et où une chambre convenable put lui être donnée. Il n'y avait pas à choisir, car l'ouverture de la foire et des fêtes avait lieu le lendemain, et bien que Belley eût encore sa physionomie habituelle de petite ville de province, les étrangers y affluaient de tous les côtés et l'hôtel des Voyageurs était plein.

Dès qu'elle fut installée dans sa chambre, la danseuse fit appeler le maître de l'hôtel.

—Monsieur, lui dit-elle, il y a sur le champ de foire une ménagerie.

—Oui, en effet ; les bêtes sont arrivées hier soir et l'on en parle déjà dans toute la ville.

—Eh bien, monsieur, le maître de ces animaux se nomme Stéphane ; j'ai besoin de parler à cet homme et vous m'obligerez infiniment en le faisant prévenir qu'une dame venant d'arriver à Belley l'attend à l'Hôtel des Voyageurs.

—C'est bien, madame, je vais envoyer de suite un de mes garçons sur le champ de foire.

—J'ai encore une prière à vous adresser, monsieur.

—Je suis à vos ordres, madame.

—Je ne suis pas venu dans votre ville pour assister à vos fêtes, et j'ai l'intention de quitter Belley dans quelques heures, quand je me serai restaurée et reposée. Quelle distance y a-t-il de Belley à Bellombe ?

—Quatre bonnes lieues, madame.

—Il me faut une voiture pour me rendre à Bellombe ; pourrez-vous me la procurer ?

—Certainement, madame ; nous avons à l'hôtel des chevaux et des voitures constamment au service des voyageurs.

—Oh ! alors ! tout est pour le mieux.

—Quand madame voudra partir, elle n'aura qu'à me prévenir dix minutes avant.

—C'est entendu. Ah ! vous porterez sur ma note cinq francs pour la course que va faire un de vos garçons.

Le maître de l'hôtel s'inclina, saisi d'un profond respect, puis se retira, persuadé que cette jeune dame, si incomparablement belle, était pour le moins une princesse déguisée.

Vingt minutes plus tard, don Stéphane entra dans la chambre de Mercédès.

—Ah ! senora, senora, ma chère bienfaitrice ! s'écria-t-il en lui baisant les mains, que je suis donc heureux de vous voir !

—Moi aussi, Stéphane. Vous avez reçu ma dépêche ?

—Oui, senora.

—Votre lettre m'a fait quitter Paris précipitamment. Comme vous m'en avez informée, vous avez laissé la comtesse de Verdraine à Bellombe ?

—Oui, senora, chez les Gaspard, que vous avez connus, des amis.

—Dans quel état se trouvait la malade ?

—Ni mieux, ni plus mal.

—Qu'avez-vous fait de cette lettre inachevée que vous avez trouvée dans la poche de la comtesse ?

—Je l'ai précieusement mise dans mon portefeuille, et la voici, senora.

Mercédès prit la lettre et dit :

—Je la garde.

Après un moment de silence, elle reprit :

—Stéphano, la comtesse de Verdraine a deux enfants, deux petits garçons un de six ans et demi, l'autre âgé seulement de quatre ans et quelques mois ; elle devait les avoir avec elle ; Stéphane, si l'état de la petite-fille de Pierre Rouget me cause de poignantes appréhensions, je suis dans une très vive inquiétude au sujet des deux enfants ; Stéphane, où sont les enfants de la comtesse ?

—Mais je ne sais pas, balbutia le saltimbanque, j'ignorais que la comtesse de Verdraine eût des enfants.

—Alors, Stéphane, je n'ai pas à vous reprocher d'avoir continué votre route sans avoir pris des informations, après avoir recueilli Mme de Verdraine dans une de vos voitures. Ce que vous avez fait, mon vieil ami, je l'approuve et je vous en remercie. Ah ! si vous n'aviez pas ou pitié de cette jeune inconnue que vous trouviez sur la route presque morte, si vous ne lui aviez pas donné tous vos soins, en un mot, si, par votre faute, cette malheureuse eût perdu la vie, vous m'auriez causé une immense douleur et je ne vous aurais jamais pardonné !

Stéphano, Stéphane, où sont les enfants, que sont devenus les enfants ? Il ne faut pas que la comtesse de Verdraine meure, et il faut que les enfants soient retrouvés !

—Mercédès, que dois-je faire ? Je suis à vos ordres.

—Ce qu'il y a à faire, Stéphane, c'est moi qui le ferai. Il faut que je sache, avant tout, si la comtesse a quitté les Bergères, où elle demeurait, avec ses enfants.

—Oui, senora, cela est utile à savoir. Mais je dois vous apprendre qu'on fait en ce moment d'actives recherches pour retrouver la comtesse.

—Ah !... Comment le savez-vous ?

—On a supposé, fort justement, que c'était moi qui avais trouvé la malheureuse sur la route et qui l'avait amenée ; j'ai donc été désigné à la gendarmerie et les gendarmes ont reçu l'ordre de m'interroger au sujet de la jeune femme.

—Ne vous interrompez pas, Stéphane, je vous écoute.

Quand on est venu m'annoncer votre arrivée dans cet hôtel, je causais avec un maréchal des logis accompagné d'un gendarme : ces messieurs avaient déjà questionné plusieurs de mes hommes qui, se conformant à ma volonté, à mes ordres, avaient répondu qu'ils ne savaient rien, qu'ils n'avaient aucune connaissance de ce qu'on leur disait.

—Et vous, Stéphane, qu'avez-vous répondu aux gendarmes ?

—Que je n'avais pas rencontré sur ma route la jeune femme dont ils me parlaient.

—Un mensonge, Stéphane, un mensonge !

—Serais-je un Espagnol si je ne savais pas mentir ?

La jeune femme ne put s'empêcher de sourire.

—D'ailleurs, ajouta le saltimbanque, j'attendais vos ordres.

—Je vous comprends, mon ami ; mais il faut que je sache pourquoi l'on cherche la comtesse, que je sache qui a ordonné les recherches dont elle est l'objet. Je veux voir les gendarmes qui vous ont interrogé ; sans perdre une minute, Stéphane, allez trouver ces messieurs, et priez-les, de la part de Mercédès d'Argélias, de vouloir bien venir avec vous à l'Hôtel des Voyageurs.

Don Stéphane partit aussitôt et se rendit en courant à la gendarmerie.

Mercédès attendit une demi-heure. Enfin, le montreur de bêtes reparut. Il ne venait pas avec les deux gendarmes, mais était accompagné de leur chef, un lieutenant de gendarmerie.

—Monsieur, lui dit la jeune femme avec sa grâce séduisante, je vous remercie d'avoir bien voulu vous rendre à ma prière et je vous prie de m'excuser du dérangement que je vous cause. J'ai besoin de certains renseignements auxquels j'attache un très grand prix, et j'espère les obtenir de vous.

—De quoi s'agit-il, madame ?

—Vous êtes à la recherche d'une jeune femme au sujet de laquelle don Stéphane a été interrogé ce matin par deux gendarmes.

—Oui, madame. Mais avant de répondre aux questions que vous pourrez m'adresser, permettez-moi de vous demander à qui j'ai l'honneur de parler.

—Je suis Espagnole, monsieur, je me nomme Mercédès d'Argélias ; mais je suis mieux connue à Paris sous le nom de Flora ; je suis danseuse, première danseuse à l'Opéra. Du reste, j'ai là mon engagement et d'autres pièces que je peux vous faire voir.

—Oh ! c'est inutile, mademoiselle, j'ai eu le plaisir de vous voir sur la scène de l'Opéra et je vous reconnais.

—Alors, monsieur, nous pouvons causer comme de vieilles connaissances ?